# LE TRAVAIL, UNE VALEUR?

## Réflexions à partir des melakhoth de Shabbat

***Par Rav Yehochouah GRONSTEIN***

*Un enseignement connu du Rav Hayim de Volojine sur le verset de Pirké Avot « Da ma lemaala mimekha » « sache, connais ce qu'il y a au dessus de toi» nous invite à l'entendre ainsi «sache que tout ce qui est en haut, vient de toi».*

*Cette formulation conduit à travailler dans le sens de la reconnaissance, de la reconnaissance de ce que nous sommes. Cette idée de reconnaissance, inscrite dans le nom de Yehoudim / Yehouda veut dire : reconnaître mais aussi être reconnaissant, reconnaître une dette, reconnaître ses défauts, ses qualités.*

*Précisément le travail va nous aider à reconnaitre ce que nous sommes, à nous reconnaître comme tel. Pour les Juifs, c'est l'obligation d'exprimer le « projet divin » pour le monde et de reconnaitre que seul nous ne pouvons pas le réaliser, tout en étant néanmoins responsable de ce projet.*

*Parce que nous sommes responsables et que le monde a des besoins, nous nous adressons à Hachem en lui parlant à l'affirmatif "je sais que tu es le seul à le pouvoir ». Cela nous oblige à prendre, dans cette prière le mode impératif « fais », mais sur un ton … suppliant !*

*Qu'est ce que l'on exprime en disant à Hachem que le monde a des besoins ? En fait, on construit le futur.*

### Deux notions de futur

Dans les 39 travaux – *melakhoth* - qui sont interdits le Chabbath, il en est qui sont particulièrement importants pour exprimer la notion de (construction du) futur. L'un, par exemple, c'est semer « *zorea* » et l'autre c'est «*ofé*», cuire (du pain). Ces deux travaux ont en commun que l'on effectue une action, on fait un geste (on met une graine en terre, on met le pain dans le four, un four allumé) et puis ensuite l'action de l'homme s'arrête.

Mais dans la *melakha* elle-même, si jamais il y avait extinction du four ou si un animal creusait et extrayait la graine, on n'aurait pas transgressé l'interdit de cuire du pain ou de semer une graine. Ce travail se fait en dehors de nous. On met en marche un processus. Cependant, il y a une grande différence entre ces deux melakhoth de « mise en marche » du futur.

Dans le processus de « *ofé* », une fois que l'on a mis le pain dans le four, il n'y a que du temps qui doit passer. Le four est allumé ; il faut seulement que du temps passe et le pain va cuire.

Quand on sème, il ne suffit pas que le temps passe ; il faut qu'il y ait du soleil , du vent , de la pluie. Il faut toutes sortes de conditions supplémentaires pour que cette graine donne quelque chose.

On a là deux exemples d'un futur.

Un vrai futur est celui de « *zorea* » -semer- car on ne sait pas ce qui va se passer, mais nous avons besoin qu'il se passe certaines choses que l'on ne maîtrise pas du tout. On met en marche un processus; c'est la construction de base mais on a pas construit la totalité du futur et en ce sens, c'est cela le vrai futur.

Il y a un " faux futur » où tout est déjà là. Dans le pain, il n'y a pas un futur véritable. Il n'y a pas de nouveauté dans ce que l'on attend. On attend que cela se passe. Dans la mise en marche de ce processus, nous n'avons pas fait une action véritable de construction du futur.

**La prière fabrique du futur**

Dans la prière nous sommes en charge du futur. On doit fabriquer du futur, un vrai futur. On ne sait pas ce qui va se passer ; on ne sait pas à l'avance ce que l'on doit faire, mais nous devons construire ce futur. Il ne suffit pas de l'avoir mis en marche. Il ne suffit pas d'avoir prié une fois, on va devoir en suivre le développement.

Il faudra peut-être prier à nouveau et peut être différemment. Ce modèle de travail, ce travail par la prière était le savoir faire, la *oumanout*- l'artisanat, littéralement, de nos ancêtres. Cette façon d'utiliser le futur, nous sommes invités à la réutiliser sans cesse et de façon renouvelée. La prière fonctionne avec une parole, quel est son rôle ?

On va le voir spécifiquement dans les melakhoth.

**Le travail comme «melakha »**

Il y a deux sortes de travaux : la *avoda* et la *melakha*.

La *melakha* est apparentée avec « *malakh* », un ange, un envoyé de Hachem pour une mission précise.

C'est la construction du Michkân, du temple « portatif » qui est le modèle. Cela commence par la collecte des matériaux nécessaires pour cette construction.

Il y a un double mouvement dans cette collecte ; on s'adresse d'abord à celui que son cœur porte à donner (on veut un mouvement de don) et en même temps on dit "*k'hou li - prenez pour moi* » : c'est un ordre. Il y a donc une ambigüité dans ce don. Il faut prendre chez ceux qui veulent donner. Ceux qui donnent de bon cœur (en libre arbitre dans leur don) mais il y a aussi une obligation à donner.

La melakha que nous avons appelée jusqu'à présent "travail » ne désigne pas directement dans ce contexte le travail mais désigne l'ensemble des matériaux collectés. La Torah dit que nous avions assez de melakha, de matériaux récoltés, pour la construction du Michkân. Dans ce contexte, le mot melakha désigne initialement le matériau lui même collecté. Le masculin de melakha, le malakh, est là pour faire reconnaitre la grandeur d 'Hachem ; le malakh apparaît comme un chalia'h, l'envoyé d' Hachem et le travail- melakha, lui même est là pour faire reconnaître la grandeur d'Hachem.

Quand, dans la Guemara "Chabbath », nos maîtres ont cherché à montrer ce qu'est une melakha, ils ont commencé par présenter une melakha "*grou'a* » -légère- (Tosfot), l'action de porter du domaine privé au domaine public et inversement. Or c'est une action dont il est difficile de dire que c'est une melakha au sens qu'elle ne transforme pas l'objet sur lequel elle

agit. Cette action est une « otsaa », une “ sortie » de l’objet de chez soi vers le domaine public (et inversement).

D'où sait on que ce geste-là, que cette melakha est sanctionnée  si elle est accomplie chabbath ? C'est avec une construction très complexe que la Guemara montre que la *otsaa* est une melakha et même une melakha très importante.

Dans la collecte des matériaux, il va y avoir une transformation physique de ces matériaux : on amène de l'or, de l'argent, de la laine, du coton, du lin qui vont être travaillés. On va donner une kedoucha , une sainteté à ces matériaux en faisant un geste d'onction lors de l'inauguration. On le fait ensuite fonctionner normalement.

Pour Chabbath, la melakha doit être un geste libre, un geste d'artisan ; un geste libre d'homme libre, c'est-à-dire que l'on n'agit pas pour quelqu'un. Si le Juif est contraint d'agir, il n'est pas considéré comme ayant transgressé le Chabbath.

La *otsaa*, c’est le fait de faire sortir un objet de chez soi, un objet du domaine privé dans le domaine public, c'est-à-dire dans le monde. Dans le monde où la reconnaissance de la grandeur d'Hachem doit se faire. Cela ne suffit pas que cela se fasse chez soi. Cela ne peut se faire que si l’on apporte le matériau de chez soi. C’est dans ce sens que la *otsaa* est une vraie melakha. Comme si c'était soi même que l'on apportait. La Guemara dit que dans l'interdit d'amener ce matériau, il y a une autre lecture qui se base sur le verset qu’à Chabbath « l'homme ne doit pas sortir de son lieu » et la Guemara dit qu'il faut entendre que «l'homme ne doit pas sortir *quelque chose* de son lieu». On est passé de l'homme à l’objet.

Ce qui est important c'est de se faire reconnaître comme sujet d'Hachem, c'est de «s'amener » soi-même. C'est soi-même que l'on doit mettre dans le domaine public venant de chez soi, c'est-à-dire après s'être construit chez soi. Par l'étude de la Torah. Ensuite, il ne suffit pas d'étudier la Torah chez soi mais il faut la mettre dans le domaine public pour la confronter au monde pour qu'elle modifie les choses et les situations existantes et permette de reconnaître la grandeur d'Hachem.

Tous les « grands » ont fait ce travail. Avraham est sorti à la rencontre des passants et a été chercher les gens. Moshé siégeait dans le domaine public. Shmouel Hanavi, lui, a sillonné le domaine public. Il va chez tout le monde et il utilise toutes les voies qui lient entre eux les Bnéi Israel.

Il y a le travail inverse – *hakhnassah* - qui consiste à faire passer quelque chose du domaine public dans le domaine privé. Faire entrer chez soi. C'est une façon de se de se ressourcer chez soi. C'est une melakha et aussi un travail, c'est un travail pensé. C'est aussi un travail d'homme libre, c'est une melakha mais qui vient en second, une *tolada*.

Cette *hakhnassa*, c'est-à-dire le fait d’entrer quelque chose du domaine public dans le domaine privé, existait dans le Michkân de la manière suivante : le Michkân était démonté et remonté selon les déplacements du peuple. Quand on démontait le Michkân, les grandes poutres étaient placées sur des chariots qui avaient le statut de domaine privé. Le lieu où l'on avait monté le Michkân avait le statut de domaine public. On passait dès lors les poutres du domaine public dans le domaine privé. Cela existait dans le démontage du Michkân mais pas dans le montage. Cette melakha de « *hakhnassa* » se trouve donc dans le démontage. Ce démontage était nécessaire pour se déplacer et pour construire ailleurs. Quand on va vers le domaine privé, c'est comme la nécessité d'un ressourcement pour faire face à une nouvelle situation.

Quand on décompose les mouvements, quand on passe du domaine privé dans le domaine public et réciproquement, on est dans un mouvement de contraction, expansion, contraction.

C'est le mouvement par excellence du monde. C'est celui qui fait avancer. C'est aussi le mouvement de l'histoire de l'humanité.

On passe d'Adam, unification de l'humanité, à une humanité multiple (expansion). Puis de nouveau unification qui va devenir la tour de Babel, ensuite dispersion de nouveau, et expansion pour mieux fabriquer une humanité vraiment capable de recevoir la venue du Machia'h.

Dans l'histoire du peuple juif on a également cette opération mais elle se fait plus lentement on passe d'Avraham (un) à Isaac (un) puis Yaakov (un). Puis on passe de un à douze fils ; ensuite de 12 à une famille de 70 et finalement à 600000 hébreux lors de la Sortie d'Égypte. Contraction au moment de la réception de la Torah, ensuite séparation et expansion. Et au moment du Veau d'or, séparation entre les hommes (les Leviim et les autres). Une terre pour 12 tribus puis ensuite le schisme et l'exil. Il y a à nouveau convergence quand on rentre en Israël. En attendant la convergence ultime, celle du Machia'h.

Des moments d'expansion pour faire rayonner la Torah et des moments où il faut se ressourcer pour faire face à des nouvelles situations. Dans l'étude de la thora, c'est la même chose on étudie par groupe de deux. Il y eut une expansion au temps de Rabbi Akiba avec ses 24000 élèves et mais chacun est allé pour soi au lieu de converger vers l'unité. A un moment, ils se séparent et meurent. Cette expansion là a débouché sur la mort et on dit que Rabbi Akiba a dû tout recommencer avec une poignée d'élèves.

L'expansion est une *otsaa* : on va vers le domaine public comme Chalia'h de Hachem. Mais en revanche, on a besoin de prendre avec soi ce monde extérieur pour l'analyser à l'intérieur et ensuite savoir comment ' ensemencer' le monde avec les valeurs de la Torah.

Le Gaon de Vilna explique que pour savoir comment ensemencer, il faut connaître le monde. Cette connaissance se fait à partir d'un certain modèle du monde qui nous aide à en prendre la mesure.

La caractéristique de Yaakov est d'être celui qui étudie. On dit qu'il résidait dans des tentes (qui sont du domaine privé). Cela nous enseigne qu'il faut traiter les problèmes dans toute sorte de lieux d'études successifs qui sont déterminés par les situations dans lesquelles on veut travailler ; on n'étudie pas de la même manière dans toutes les situations ; il faut expérimenter des lieux d'étude différents; travailler dans des situations différentes.

Mais ce faisant, pourquoi avons nous laissé toute la charge de s'occuper du monde aux Nations en préférant nous concentrer sur l'étude.

Dans le midrash, pour les Rabbanim, la déférence que Yaakov a eue vis-à-vis de Esav est incompréhensible : il lui a donné tout le pouvoir ; il lui a tout abandonné. Il s'est prosterné sept fois devant son frère en disant « Adoni, Adoni – mon maître » !

Aurions-nous dû prendre à bras le corps les problèmes du monde, au moins partiellement, et ne pas les abandonner aux autres Nations ? Nous nous sommes apparemment réfugiés dans l'étude. Les Rabbanim ont pensé que Yaakov s'était trompé et qu'il n'aurait jamais du faire une chose pareille.

En fait, les voies par lesquelles on ensemence le monde ne sont pas obligatoirement logiques et faciles à décrire et à prévoir. Il peut y avoir des voies détournées par lesquelles les valeurs de la Torah pénètrent le monde.

**Le travail comme Avoda**

Nous allons introduire maintenant une autre notion de travail qui est la *avoda,* faite de gestes qui ne sont pas obligatoirement artisanaux . Ils peuvent l'être mais quand ce sont des gestes artisanaux ou d'artistes, ceux- ci sont au service de quelqu'un d'autre.

*Avoda* vient de *eved*, c'est être *serviteur de*... En ce sens, une *avoda* est aliénante. Même dans le cas où le geste serait libre, il ne vient pas d'un homme libre. Pour que la *avoda* soit un moyen de montrer la grandeur et le dévoilement d'Hachem, il faut qu'elle vienne d'un homme libre et que le geste soit libre.

Dans le Beith Hamikdash, la avoda correspondait au fonctionnement du temple et dans ce fonctionnement, il n'y avait aucune latitude possible. Pour autant était-ce une avoda aliénante ? En fait, dans le Mikdach , la avoda ne se faisait pas « pour quelqu'un » . Le geste est accompli pour Celui auquel on ne peut rien apporter.

A Pourim, quand les Juifs ont échappé à la solution finale, la Guemara demande pourquoi les Juifs n'ont pas dit le Hallel. La réponse de la Guemara est que les premiers mots du Hallel sont « *hallélou avdei Hachem* », louez Hachem serviteurs d'Hachem, or c'était impossible car nous étions encore au pouvoir de A'hashveroch. Ils ne pouvaient pas dire le Hallel car ils n'étaient pas *avdei Hachem*, au service de Hachem, c'est-à-dire de personne d'autre, donc hommes libres ! La avodat Hachem élargit la liberté.

Le summum de cette liberté s'est présenté au Sinai lors du don de la Torah. Mais là, s'est fait un lien entre la avoda et la melakha, un lien entre le service d'Hachem (avodat Hachem) et un certain travail, le travail-même de reconnaissance, au moment de *Matan Torah*.

**Travail et valeur**

La *otsaa* comme on l'a vu, fait passer du domaine privé dans le domaine public. Il s'agit ici, après étude de la loi, de faire passer celle-ci dans le domaine public ; cela revient à transporter du *kodech* dans le monde profane donc ajouter de la valeur au monde profane, et grâce à mon travail, enrichir le monde profane. Le travail n'est pas une vraie valeur mais support d'une valeur.

La *mitsva*, elle, existe déjà sous forme de parole divine dans un monde spirituel, dans celui de la pensée mais elle doit aussi se réaliser dans un monde concret. Par exemple, il ne suffit pas de penser à la liberté le soir de Pessah pour avoir accompli les mitsvoth de Pessah. On doit penser toute la soirée à la liberté mais on doit aussi faire passer cette idée dans le monde concret : manger la matsa ; boire les quatre coupes; manger les herbes amères. Dans le cas contraire, on n'a pas fait les mitsvoth de Pessah. Hachem ne nous a pas donné de tâche sans nous en donner les moyens.

La *otsaa* est un travail qui permet d'aller mettre des mots dans le domaine public qui vont le structurer. Les gestes de ce travail doivent être complètement libres. Pour la *hakhnassa* il s'agit de prendre du profane pour le faire rentrer dans du « *kodech* ». Cela se fait de deux manières : soit par la parole qui sanctifie, soit par l'invention d'un nouveau chemin.

La première manière correspond au *korban* : on prend un animal et par une parole prononcée sur lui, on lui donne une *kedoucha*. Mais il y a aussi une autre façon de faire lorsque un animal va être approché comme *korban* . C'est le cas du *bekhor*. Le *bekhor* est le premier né qui a inventé une voie, le premier à être passé par les « voies basses » de la brebis. Il y a donc deux possibilités : la parole ou l'invention d'un chemin. C'est encore un moyen pour faire rentrer du profane dans le domaine du kodech.

A priori la caractéristique de l'homme, la parole, sert a créer un monde dans le kodech qui est un domaine abstrait . Il faut donc lui apporter des supports physiques. En fait, le processus qui, par la parole, fait passer le matériau du 'hol au kodech n'est pas l'essentiel. C'est juste une tolda, une *melakha* dérivée. La *melakha* principale, celle qui sert de référence, le *av*, c'est le geste de transporter le matériau de sa maison sur le chantier. C'est en cela que la otsaa, marque une prédominance de l'action sur la parole.

**L'action**

La troisième catégorie de « travail » est la *Assiya,* l'action. Elle n'est pas homogène aux deux autres. Les versets sur la construction du Michkân sont néanmoins remplis du terme de *assiya* (ce qui est à faire). A la base, les six jours de la création se terminent aussi par *laassoth, pour faire :* ce qui est à faire ; ce qui reste à faire après la création ; ce que l'homme doit faire. Hachem semble nous dire : « J'ai créé le monde en six jours ; à vous maintenant de le finaliser ».

Cela veut il dire qu'après l'acte de création vient le Chabbath d'Hachem ? Nous voyons que Hachem est présent et intervient dans sa création. Alors que reste-t-il à l'homme ? Hachem souhaite que nous nous préparions et que nous soyons prêts comme au moment de *Matan Torah*, du don de la Torah .Cette préparation, par contre, ne doit pas être passive.

La Assiya est un travail qui est ouvert, non fini. Un travail qui va contribuer à la fabrication du Michkân alors qu'on ne connait ni la portée ni l'ampleur de ce qui va venir. C'est à l'opposé d'un travail de production qui est voué à une certaine finitude. En revanche, le Michkân va gouverner le monde en fonction de ce que vont faire les Bnéi Israel. C'est vrai aussi de toutes les mitsvoth qui sont des gestes, des travaux qui nous dépassent. Nous pouvons faire **plus** que ce que nous pouvons. Une action sans savoir où elle nous entraine et qui doit amener au Machia'h sans pour cela qu'il y ait de chemin tracé.

**Le statut du social.**

Il y a encore un autre domaine que celui du public et du privé. Il y a le ' makom patour ', un non-lieu, où l'on peut faire ce que l'on veut (porter ou ne pas porter).C'est complètement ouvert.

Dans la Torah, il n'y a pas que des mitsvoth à faire, il y a aussi des situations où l'on peut faire comme on veut. Mais même dans ces situations, il faut agir en permanence dans les voies d'Hachem : ' dans toutes tes voies connait Hachem' dit le verset. Cependant, rien n'est prescrit sur le sujet.

Les Rabbanim nous aident dans ce domaine en nous conseillent de définir un sous-domaine où l'on va artificiellement fixer des règles issues en partie du domaine public et en partie du domaine privé. Ce modèle qui s'inspire des deux domaines nous fait entrer dans le domaine du social. Ce n'est pas dans un domaine où les mitsvoth sont prescrites. Il va falloir

construire une vie éthique. Toutefois, dans ce domaine, on pourra faire aussi des mitsvoth. En établissant des relations sociales qui vont se nouer grâce à l'amour, au droit…

C'est ce que peuvent décider de faire des gens solidaires pour, par exemple, s'entraider, suivre une certaine discipline en suivant des règles de fonctionnement et de conduite communes.
Les *haverim*, par exemple, s'engageaient à un certain comportement qui permettait de se faire confiance. Cela conduit à respecter l'autre dans sa particularité individuelle. C'est la forme la plus exigeante de reconnaissance mutuelle. Or ce travail de reconnaissance mutuelle correspond à notre nom « *Yehoudim* ».

C'est cela que l'on est invité à faire dans le social : on va fabriquer des relations qui vont unir un certain nombre de personne, fabriquer une appartenance à un groupe de gens qui établissent entre eux des relations de confiance.